

## NEVERMORE

Souvenir | souvenir | que me veux-tu ? | L'automne |  
Faisait voler la grive à travers l'air atone, |  
Et le soleil | dardait un rayon monotone  
Sur le bois jaunissant où la bise détone. |

Nous étions seul à seule | et marchions en rêvant, |  
Elle et moi, | les cheveux et la pensée | au vent |  
Soudain, | tournant vers moi son regard émouvant : |  
« Quel fut ton plus beau jour ! » | fit sa voix d'or vivant |

Sa voix douce et sonore au frais timbre angélique. |  
Un sourire discret | lui donna la réplique, |  
Et je baisai sa main blan\_che | dévotement. |

- Ah ! | les premières fleurs | qu'elles sont parfumées |  
Et qu'il bruit avec un murmure charmant |  
Le premier oui qui sort de lèvres bien-aimées !

## APRÈS TROIS ANS

Ayant poussé la porte étroite qui chancelle, |  
Je me suis promené dans le petit jardin  
Qu'éclairait doucement le soleil du matin, |  
Pailletant chaque fleur d'une humide étincelle. |

Rien n'a changé. | J'ai tout revu : | l'humble tonnelle  
De vigne folle avec les chaises de rotin... |  
Le jet d'eau | fait toujours son murmure argentin |  
Et le vieux trem\_ble | sa plainte sempiternelle.

Les ro\_ses | comme avant | palpi\_tent; | comme avant, |  
Les grands lys orgueilleux | se balancent au vent, |  
Chaque alouette qui va et vient | m'est connue.

Mê\_me | j'ai retrouvé | debout | la Velléda,  
Dont le plâtre s'écaille au bout de l'avenue, |  
- Grê\_le | parmi l'odeur fade du réséda.

## VŒU

Ah! | les oaristys! | les premières maîtresses! |  
L'or des cheveux, | l'azur des yeux, | la fleur des chairs, |  
Et puis, | parmi l'odeur des corps jeunes et chers, |  
La spontanéité craintive des caresses! |

Sont-elles assez loin, | toutes ces allégresses  
Et toutes ces candeurs! | Hélas! | tou\_tes | devers  
Le Printemps des regrets | ont fui les noirs hivers  
De mes ennuis | de mes dégoûts | de mes détresses! |

Si que me voilà seul à présent, | morne et seul, |  
Morne et désespéré, | plus glacé qu'un aïeul, |  
Et tel qu'un orphelin pau\_vre | sans soeur aînée. |

Ô | la femme | à l'amour câlin et réchauffant, |  
Dou\_ce, | pensive et brune, | et jamais étonnée, |  
Et qui | parfois | vous baise au front comme un enfant!

## LASSITUDE

De la douceur | de la douceur | de la douceur! |  
Calme un peu ces transports fébri\_les | ma charmante.  
Même au fort du déduit | parfois | vois-tu | l'amante |  
Doit avoir l'abandon paisible de la soeur. |

Sois langoureu\_se | fais ta caresse endormante,  
Bien égaux | tes soupirs | et ton regard | berceur. |  
Va, | l'étreinte jalouse et le spasme obsesseur |  
Ne valent pas un long baiser | même qui mente! |

Mais | dans ton cher coeur d'or | me dis-tu | mon enfant |  
La fauve passi-on | va | sonnante l'olifant!... |  
Laisse-la trompeter à son ai\_se, | la gueuse!

Mets ton front sur mon front | et ta main dans ma main, |  
Et fais-moi des serments que tu rompras demain, |  
Et pleurons jusqu'au jour, | ô | petite fougueuse

## MON RÊVE FAMILIER

Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant  
D'une femme inconnue, | et que j'aime, | et qui m'aime, |  
Et qui n'est, | chaque fois, | ni tout à fait la même |  
Ni tout à fait une autre, | et m'aime | et me comprend. |

Car elle me comprend, | et mon coeur | transparent  
Pour elle seule, | hélas! | cesse d'être un problème |  
Pour elle seule, | et les moiteurs de mon front blême, |  
Elle seu\_le | les sait rafraîchir en pleurant. |

Est-elle brune, | blonde | ou rous\_se? | Je l'ignore. |  
Son nom? | Je me souviens qu'il est doux et sonore,  
Comme ceux des aimés que la vie exila. |

Son regard | est pareil au regard des statues, |  
Et, | pour sa voix, | lointaine, | et calme, | et grave, | elle a  
L'inflexi-on des voix chères qui se sont tues.

## À UNE FEMME

À vous | ces vers, | de par la grâce consolante  
De vos grands yeux où rit et pleure un rêve doux, |  
De par votre âme pure et toute bonne, | à vous |  
Ces vers | du fond de ma détresse vi-olente. |

C'est | qu'hélas | le hideux cauchemar qui me hante |  
N'a pas de trêve | et va | furi-eux, | fou, | jaloux, |  
Se multipliant comme un cortège de loups |  
Et se pendant après mon sort qu'il ensanglante! |

Oh! | je souf\_fre, | je souffre affreusement, | si bien  
Que le gémissement premier du premier homme |  
Chassé d'Eden | n'est qu'une églogue au prix du mien! |

Et les soucis que vous pouvez avoir | sont comme  
Des hirondelles sur un ciel d'après-midi |  
- Chè\_re,- | par un beau jour de septembre attiédi.

## L'ANGOISSE

Natu\_re, | rien de toi | ne m'émeut, | ni les champs  
Nourriciers, | ni l'écho vermeil des pastorales  
Sicili-en\_nes | ni les pompes aurorales, |  
Ni la solennité dolente des couchants. |

Je ris de l'Art | je ris de l'Homme | aussi | des chants |  
Des vers | des temples grecs | et des tours en spirales  
Qu'éti\_rent | dans le ciel vi\_de | les cathédrales, |  
Et je vois | du même oeil | les bons et les méchants. |

Je ne crois pas en Dieu | j'abjure | et je renie  
Toute pensée, | et | quant à la vieille ironie, |  
L'Amour | je voudrais bien qu'on ne m'en parlât plus. |

Lasse de vivre, | ayant peur de mourir, | pareille  
Au brick perdu | jouet du flux et du reflux, |  
Mon â\_me | pour d'affreux naufra\_ges | appareille.

## UNE GRANDE DAME

Belle "à damner les saints" | à troubler | sous l'aumusse |  
Un vieux juge! | elle marche impéri-alement |  
Elle parle | et ses dents font un miroitement - |  
Itali-en, | avec un léger accent russe. |

Ses yeux froids | où l'émail sertit le bleu de Prusse |  
Ont l'éclat insolent et dur du di-amant. |  
Pour la splendeur du sein, | pour le rayonnement  
De la peau, | nulle reine ou courtisa\_ne, | fût-ce

Cléopâ\_tre | la lynce | ou la chatte Ninon, |  
N'égale sa beauté pratici-en\_ne, | non! |  
Vois, | ô | bon Buridan | : "C'est une grande dame!" |

Il faut | - pas de milieu! -| l'adorer à ses genoux, |  
Plat, | n'ayant d'astre au cieux que ses lourds cheveux roux, |  
Ou bien lui cravacher la face, | à cette femme!

## MONSIEUR PRUDHOMME

Il est grave : | il est maire et père de famille. |  
Son faux col | engloutit son oreil\_le. | Ses yeux |  
Dans un rêve sans fin | flo\_ttent, | insouci-eux, |  
Et le printemps en fleur | sur ses pantou\_fles | brille. |

Que lui fait l'astre d'or, | que lui fait la charmille  
Où l'oiseau chante à l'ombre | et que lui font les cieux, |  
Et les prés verts | et les gazons silenci-eux? |  
Monsieur Prudhom\_me | songe à mari-er sa fille

Avec monsieur Machin, | un jeune homme cossu. |  
Il est juste milieu, | botaniste et | pansu. |  
Quant aux faiseurs de vers, | ces vauriens, | ces marouffles, |

Ces fainéants barbus, | mal peignés, | il les a  
Plus en horreur que son éternel coryza, |  
Et le printemps | en fleur| brille sur ses pantouffles.

### SAGESSE I - V

Beauté des fem\_mes, | leur faiblesse, | et ces mains pâles  
Qui font souvent le bien | et peuvent tout le mal, |  
Et ces yeux, où plus rien ne reste d'animal  
Que juste assez pour dire : « assez » aux fureurs mâles ! |

Et | toujours, | maternelle endormeuse des rôles, |  
Même quand elle ment, | cette voix ! | Matinal  
Appel, | ou chant bien doux à vêpre, | ou frais signal, |  
Ou beau sanglot qui va mourir au pli des châles !... |

Hommes durs ! | Vie atroce et laide d'ici-bas ! |  
Ah ! | que | du moins, | loin des baisers et des combats, |  
Quelque cho\_se | demeure un peu sur la montagne,

Quelque chose du coeur enfantin et subtil, |  
Bonté, | respect ! | Car, | qu'est-ce qui nous accompagne, |  
Et | vraiment, | quand la mort viendra, | que reste-t-il ?

### SAGESSE I - VI

Ô | vous, | comme un qui boite au loin, | Chagrins et Joies, |  
Toi, | coeur saignant d'hier qui flambes aujourd'hui, |  
C'est vrai pourtant que c'est fini, | que tout a fui  
De nos sens, | aussi bien les ombres que les proies. |

Vieux bonheurs, | vieux malheurs, | comme une file d'oies  
Sur la route en poussière où tous les pieds ont lui, |  
Bon voyage ! | Et le Rire, | et, | plus vieille que lui, |  
Toi, | Tristes\_se, | noyée au vieux noir que tu broies ! |

Et le reste ! | - Un doux vide, | un grand renoncement |,  
Quelqu'un | en nous | qui sent la paix | immensément, |  
Une candeur d'âme d'une fraîcheur délici-euse...

Et voyez ! | notre coeur qui saignait sous l'orgueil, |  
Il flambe dans l'amour, | et s'en va faire accueil  
À la vie, | en faveur d'une mort préci-euse !

### SAGESSE I - VII

Les faux beaux jours | ont lui tout le jour, | ma pauvre âme, |  
Et les voici | vibrer aux cuivres du couchant. |  
Ferme les yeux, | pauvre âme, | et rentre sur-le-champ :  
Une tentati-on des pi\_res. | Fuis l'infâme. |

Ils ont lui tout le jour en longs grêlons de flamme, |  
Battant toute vendange aux colli\_nes, | couchant  
Toute moisson de la vallée, | et ravageant  
Le ciel tout bleu, | le ciel chanteur qui te réclame. |

Ô | pâlis, | et va-t'en, | lente | et joignant les mains. |  
Si ces hiers allaient manger nos beaux demains. |  
Si la vieille folie était encore en route. |

Ces souvenirs, | va-t-il falloir les retuer. |  
Un assaut furi-eux, | le suprê\_me, | sans doute ! |  
Ô | va prier contre l'ora\_ge, | va prier.

### **SAGESSE I - VIII**

La vie humble aux travaux ennuyeux et faciles |  
Est une oeuvre de choix qui veut beaucoup d'amour. |  
Rester gai | quand le jour, | tris\_te, | succède au jour, |  
Être fort, | et s'user en circonstances viles, |

N'enten\_dre, | n'écouter aux bruits des grandes villes  
Que l'appel, | ô | mon Dieu, | des cloches dans la tour, |  
Et faire un de ces bruits soi-mê\_me, | cela pour  
L'accomplissement vil de tâches puérides, |

Dormir chez les pêcheurs | étant un pénitent, |  
N'aimer que le silence | et converser pourtant, |  
Le temps | si long | dans la pati-en\_ce | si grande,

Le scrupule naïf aux repentirs têtus, |  
Et tous ces soins autour de ces pauvres vertus ! |  
- Fi, | dit l'Ange Gardien, | de l'orgueil qui marchande !

### **SAGESSE I - IX**

Sagesse d'un Louis Raci\_ne, | je t'envie ! |  
Ô | n'avoir pas suivi les leçons de Rollin, |  
N'être pas né dans le grand siècle à son déclin, |  
Quand le soleil couchant, | si beau, | dorait la vie, |

Quand Maintenon | jetait | sur la France ravie |  
L'ombre douce et la paix de ses coiffes de lin, |  
Et | royale | abritait la veuve et l'orphelin, |  
Quand l'éту\_de | de la prière | était suivie, |

Quand poète et docteur, | simplement, | bonnement, |  
Communi-aient avec des ferveurs de novices, |  
Hum\_bles | servaient la Messe | et chantaient aux offices |

Et, | le printemps venu, | prenaient un soin charmant  
D'aller | dans les Auteuils | cueillir lilas et roses |  
En louant Dieu, | comme Garo, | de toutes choses !

### **SAGESSE I - X**

Non. | Il fut gallican, | ce siècle, | et janséniste ! |  
C'est vers le Moyen Age énorme et délicat  
Qu'il faudrait que mon coeur en pan\_ne | naviguât, |  
Loin de nos jours d'esprit charnel et de chair triste. |

Roi politici-en, | moine, | artisan, | chimiste, |  
Architec\_te, | soldat, | médecin, | avocat, |  
Quel temps ! | Oui, | que mon coeur naufragé | rembarquât  
Pour toute cette force arden\_te, | souple, | artiste ! |

Et | là | que j'eusse part - | quelcon\_que, | chez les rois  
Ou bien ailleurs, | n'importe, - | à la chose vitale, |  
Et que je fusse un saint, | actes bons, | pensers droits, |

Haute théologie | et solide morale, |  
Guidé par la folie unique de la Croix |  
Sur tes ailes de pierre, | ô | folle Cathédrale !

### **SAGESSE I - XVIII**

Et j'ai revu l'enfant unique : | il m'a semblé  
Que s'ouvrait | dans mon coeur | la dernière blessure, |  
Celle dont la douleur | plus exquisse | m'assure  
D'une mort désirable | en un jour | consolé. |

La bonne flèche aiguë | et sa fraîcheur qui dure ! |  
En ces instants choisis | elles ont éveillé  
Les rêves un peu lourds du scrupule ennuyé, |  
Et tout mon sang chrétien | chanta la Chanson pure. |

J'entends encor, | je vois encor ! | Loi du devoir |  
Si douce ! | Enfin, | je sais ce qu'est entendre et voir |  
J'entends, | je vois toujours ! | Voix des bonnes pensées |

Innocence, | avenir ! | Sage et silenci-eux, |  
Que je vais vous aimer, | vous | un instant | pressées, |  
Belles petites mains qui fermerez nos yeux !

### **SAGESSE II - IV**

#### **I**

Mon Dieu | m'a dit : | « Mon fils, | il faut m'aimer. | Tu vois  
Mon flanc percé, | mon coeur qui rayonne et qui saigne, |  
Et mes pieds offensés | que Madeleine baigne  
De lar\_mes, | et mes bras | douloureux sous le poids

De tes péchés, | et mes mains ! | Et tu vois la croix, |  
Tu vois les clous, | le fiel, | l'éponge, | et tout t'enseigne  
À n'aimer, | en ce monde amer où la chair règne, |  
Que ma Chair et mon Sang, | ma parole et ma voix. |

Ne t'ai-je pas aimé jusqu'à la mort | moi-même, |  
Ô | mon frère en mon Père, | ô | mon Fils en l'Esprit |  
Et n'ai-je pas souffert comme c'était écrit. |

N'ai-je pas sangloté ton angoisse suprême |  
Et n'ai-je pas sué la sueur de tes nuits, |  
Lamentable ami qui me cherches où je suis. » |

#### **II**

J'ai répondu : | « Seigneur, | vous avez dit mon âme. |  
C'est vrai que je vous cherche et ne vous trouve pas. |  
Mais vous aimer ! | Voyez comme je suis en bas, |  
Vous dont l'amour | toujours | monte comme la flamme. |

Vous, | la source de paix que toute soif réclame, |  
Hélas ! | voyez un peu tous mes tristes combats ! |  
Oserai-je adorer la trace de vos pas  
Sur ces genoux | saignants d'un rampement infâme . |

Et pourtant | je vous cherche en longs tâtonnements, |  
Je voudrais que votre ombre | au moins | vêtît ma honte, |  
Mais vous n'avez pas d'ombre, | ô | vous dont l'amour monte, |

Ô | vous, | fontaine calme, | amère aux seuls amants |  
De leur damnati-on, | ô | vous toute lumière |  
Sauf aux yeux dont un lourd baiser tient la paupière ! »

### III

- Il faut m'aimer ! | Je suis l'universel Baiser, |  
Je suis cette paupière | et je suis cette lèvre  
Dont tu par\_les, | ô | cher malade, | et cette fièvre  
Qui t'agi\_te, | c'est moi toujours ! | Il faut oser

M'aimer ! | Oui, | mon amour | monte | sans bi-aiser |  
Jusqu'où ne grimpe pas ton pauvre amour de chèvre, |  
Et t'emportera, | comme un aigle vole un lièvre,  
Vers des serpolets qu'un ciel cher vient arroser ! |

Ô | ma nuit claire ! | ô | tes yeux dans mon clair de lune ! |  
Ô | ce lit de lumière et d'eau parmi la brune ! |  
Toute cette innocence et tout ce reposoir ! |

Aime-moi ! | Ces deux mots | sont mes verbes suprêmes, |  
Car | étant ton Dieu tout-puissant, | je peux vouloir |  
Mais je ne veux d'abord que pouvoir que tu m'aimes !

### IV

- Seigneur, | c'est trop ! | Vraiment | je n'ose. | Aimer | qui . | Vous .  
Oh ! | non ! | Je tremble | et n'ose. | Oh ! | vous aimer | je n'ose, |  
Je ne veux pas ! | Je suis indigne. | Vous, | la Rose  
Immense des purs vents de l'Amour, | ô | Vous, | tous

Les coeurs des saints, | ô | Vous qui fûtes le Jaloux  
D'Israël, | Vous, | la chaste abeille qui se pose  
Sur la seule fleur d'une innocence mi-close, |  
Quoi, | moi, | moi, | pouvoir Vous aimer. | Êtes-vous fous, |

Pè\_re, | Fils, | Esprit . | Moi, | ce pécheur-ci, | ce lâche, |  
Ce superbe, qui fait le mal comme sa tâche |  
Et n'a | dans tous ses sens, | odorat, | toucher, | goût, |

Vue, | ouïe, | et dans tout son être - | hélas ! | dans tout  
Son espoir et dans tout son remords | que l'extase  
D'une caresse où seul le seul vieil Adam s'embrase . |

### V

- Il faut m'aimer. | Je suis ces Fous que tu nommais, |  
Je suis l'Adam nouveau qui mange le vieil homme, |  
Ta Ro\_me, | ton Paris, | ta Sparte | et ta Sodome, |  
Comme un pau\_vre | rué parmi d'horribles mets. |

Mon amour | est le feu qui dévore à jamais  
Toute chair insensée, | et l'évapore comme  
Un parfum, | - et c'est le déluge qui consomme |  
En son flot | tout mauvais germe que je semais, |

Afin qu'un jour la Croix où je meurs | fût dressée |  
Et que | par un miracle effrayant de bonté |  
Je t'eusse | un jour | à moi, | frémissant | et dompté. |

Ai\_me. | Sors de ta nuit. | Ai\_me. | C'est ma pensée  
De toute éternité, | pauvre âme délaissée, |  
Que tu dusses m'aimer, | moi seul | qui suis resté !

**VI**

- Seigneur, | j'ai peur.... Mon âme | en moi | tressaille toute. |  
Je vois, | je sens qu'il faut vous aimer. | Mais comment |  
Moi, | ceci, | me ferais-je, | ô | mon Dieu, | votre amour, |  
Ô | Justice que la vertu des bons redoute ? |

Oui, | comment ? | Car voici que s'ébranle la voûte  
Où mon coeur creusait son ensevelissement |  
Et que je sens fluer à moi le firmament, |  
Et je vous dis : | de vous à moi | quelle est la route . |

Tendez-moi votre main, | que je puisse lever  
Cette chair accroupie et cet esprit malade. |  
Mais recevoir jamais la céleste accolade, |

Est-ce possible ? | Un jour, pouvoir la retrouver  
Dans votre sein, | sur votre coeur qui fut le nôtre, |  
La place où reposa la tête de l'apôtre ? |

**VII**

- Cer\_tes, | si tu le veux mériter, | mon fils, | oui, |  
Et voici. | Laisse aller l'ignorance indécise  
De ton coeur vers les bras ouverts de mon Église |  
Comme la guêpe vole au lis épanoui.

Approche-toi de mon oreille. | Épanches-y  
L'humili-ati-on d'une brave franchise. |  
Dis-moi tout sans un mot d'orgueil ou de reprise |  
Et m'offre le bouquet d'un repentir choisi. |

Puis | franchement et simplement | viens à ma table, |  
Et je t'y bénirai d'un repas délectable  
Auquel l'ange n'aura lui-même qu'assisté, |

Et tu boiras le Vin de la vigne immuable |  
Dont la for\_ces, | dont la douceur, | dont la bonté |  
Feront germer ton sang à l'immortalité.

**&**

Puis, | va ! | Garde une foi modeste en ce mystère  
D'amour par quoi je suis ta chair et ta raison, |  
Et | surtout | reviens très souvent dans ma maison, |  
Pour y participer au Vin qui désaltère, |

Au Pain sans qui la vie est une trahison, |  
Pour y prier mon Père | et supplier ma mère  
Qu'il te soit accordé, | dans l'exil de la terre, |  
D'être l'agneau sans cris qui donne sa toison, |

D'être l'enfant | vêtu de lin et d'innocence, |  
D'oublier ton pauvre amour-propre et ton essence, |  
Enfin, -| de devenir un peu semblable à moi |

Qui fus, | durant les jours d'Hérode et de Pilate |  
Et de Judas et de Pierre, | pareil à toi |  
Pour souffrir et mourir d'une mort scélérate !



**&**

Et | pour récompenser ton zèle en ces devoirs |  
Si doux qu'ils sont encor d'ineffables délices, |  
Je te ferai goûter sur terre mes prémices, |  
La paix du coeur, | l'amour d'être pauvre, | et mes soirs

Mysti\_ques, | quand l'esprit s'ouvre aux calmes espoirs |  
Et croit boi\_re, | suivant ma promesse, | au Calice  
Éternel, | et | qu'au ciel pi-eux | la lune glisse, |  
Et que sonnent les angélus roses et noirs, |

En attendant l'assompti-on dans ma lumière, |  
L'éveil sans fin dans ma charité coutumière, |  
La musique de mes louanges à jamais, |

Et l'extase perpétuelle | et la sci-ence, |  
Et d'être en moi parmi l'aimable irradi-ance  
De tes souffran\_ces, | enfin mien\_nes, | que j'aimais !

**VIII**

- Ah ! | Seigneur, | qu'ai-je . | Hélas ! | me voici tout en larmes |  
D'une joie extra-ordinai\_re : | votre voix |  
Me fait comme du bien et du mal à la fois, |  
Et le mal et le bien, | out a les mêmes charmes. |

Je ris, | je pleure, | et c'est comme un appel aux armes  
D'un clairon pour des champs de bataille | où je vois  
Des anges bleus et blancs |portés sur des pavois, |  
Et ce clairon | m'enlève en de fières alarmes. |

J'ai l'extase | et j'ai la terreur d'être choisi. |  
Je suis indi\_gne, | mais je sais votre clémence. |  
Ah ! | quel effort, | mais quelle ardeur ! | Et me voici |

Plein d'une humble prière, | encor qu'un trouble immense  
Brouille l'espoir que votre voix me révéla, |  
Et j'aspire en tremblant. | - Pauvre â\_me, | c'est cela. !

**SAGESSE III - III**

L'espoir | luit comme un brin de paille dans l'étable. |  
Que crains-tu de la guêpe | ivre de son vol fou . |  
Vois, | le soleil | toujours | poudroie à quelque trou. |  
Que ne t'endormais-tu, | le coude sur la table .

Pauvre âme pâle, | au moins | cette eau du puits glacé, |  
Bois-là. | Puis dors après. | Allons, | tu vois | je reste, |  
Et je dorloterai les rêves de ta sieste, |  
Et tu chançonneras comme un enfant bercé. |

Midi | son\_ne. | De grâce, | éloignez-vous, | madame. |  
Il dort. | C'est étonnant comme les pas de femme  
Résonnent au cerveau des pauvres malheureux. |

Midi | son\_ne. | J'ai fait arroser dans la chambre. |  
Va, | dors ! | L'espoir | luit comme un caillou dans un creux |  
Ah, | quand reflouriront les roses de septembre ! |

**SAGESSE III – X 186**

La tristes\_se, | la langueur du corps humain |  
M'attendris\_sent, | me fléchis\_sent, | m'apitoient, |  
Ah ! | surtout quand des sommeils noirs le foudroient, |  
Quand des draps zèbrent la peau, | foulent la main ! |

Et que | mi-èvre dans la fièvre du demain, |  
Ti-ède encor du bain de sueur qui décroît, |  
Comme un oiseau qui grelotte sur un toit ! |  
Et les pieds, | toujours douloureux du chemin, |

Et le sein, | marqué d'un double coup de poing, |  
Et la bouche, | une blessu\_re | rouge encor, |  
Et la chair frémissan\_te, | frêle décor, |

Et les yeux, | les pauvres yeux | si beaux | où point  
La douleur de voir encore du fini !... |  
Triste corps ! | Combien faible et combien puni !

**SAGESSE III – XIX 193**

... à suivre